



Dépasser l'ouvriérisme et le productivisme. Un enjeu pour la gauche.

Xavier Dupret
Octobre 2024
15.309 signes

Il y a quelque chose de troublant, peut-être même d'un peu amusant, dans le rapport entre la gauche, qu'elle soit, d'ailleurs, réformiste ou révolutionnaire, et singulièrement sa composante marxiste, et les ouvriers. Dans l'imaginaire politique marxiste orthodoxe, ce rapport apparaît comme évident. Les travailleurs, à commencer par les ouvriers, correspondent à l'avant-garde des processus de transformation sociale.

C'est, en fin de compte, de ces milieux ouvriers, indispensables au capitalisme, et même d'ailleurs produits par son développement, qu'est attendue la fin de ce mode de production. Au XIX^{ème} siècle, les milieux ouvriers ont, du moins en partie, rempli cette fonction historique. Les mouvements révolutionnaires de 1848, la Commune en 1871 ainsi que les mouvements insurrectionnels liés à la grande crise de 1886 en Wallonie en constituent des exemples notables dans l'histoire sociale.

Je t'aime, moi non plus ?

Ces mouvements révolutionnaires n'ont, de surcroît, pas disparu au XX^{ème} siècle. Ils se sont intensifiés. Et pourtant, si on dresse la liste des révolutions qui sont survenues au siècle dernier, qu'il s'agisse de la Russie rebaptisée URSS en 1917, de la Chine devenue une République populaire à partir de 1949, de Cuba ou encore du Viêt Nam, on s'aperçoit qu'aucun de ces pays n'était alors industrialisé. Dans tous ces États, au moment où la révolution éclate, la majorité de la population active est effectivement composée de paysans.

Toutes les analyses de Marx n'ont pas été forcément des plus clairvoyantes. C'est évidemment le propre de toute biographie intellectuelle qui correspond finalement bien à la différence entre un penseur et un prophète. C'est ainsi que Marx envisageait la possibilité d'une révolution au Mexique seulement après que les États-Unis l'aient industrialisé¹. Depuis,

¹ Lire à ce sujet Jesús Monjarás-Ruiz, "México en los escritos y fuentes de Karl Marx" in Nueva Sociedad, n°66, mai-juin 1983, pp.105-111

on sait qu'aucun épisode révolutionnaire d'ampleur nationale n'a eu lieu aux États-Unis tandis qu'en 1914, à peine plus de 30 ans après la mort de Marx, Pancho Villa et Emiliano Zapata occupaient la capitale du Mexique au terme d'une longue guerre de partisans. À ce jour, aucune révolution se revendiquant des idéaux du socialisme n'a eu comme cadre un pays industrialisé.

Tout et son contraire a déjà été dit sur cette relation ambivalente du type « je t'aime moi non plus » entre les ouvriers et la gauche. On ne reviendra pas sur les nombreux débats auxquels cette situation a donné lieu. Il faut avouer qu'ils ont souvent été des plus indigestes. De surcroît, au fur et à mesure que nos pays se sont partiellement désindustrialisés, ils ont particulièrement mal vieilli.

A force de toute attendre des ouvriers, il est devenu difficile pour la gauche au XX^{ème} siècle de regarder la réalité. Une anecdote, particulièrement intéressante, permet de rendre compte de cet état de choses. Dans l'un de ses films (« À bientôt, j'espère »²), le « groupe Medvedkine », créé en France en 1967 par de jeunes cinéastes progressistes et des ouvriers, avait formé un groupe de travailleurs en usine pour que ces derniers tournent un film. Dans cette production, la plupart d'entre eux témoignent face à la caméra de leurs conditions de vie et expriment clairement leur volonté d'échapper à l'usine. On nous explique à la fin de ce film, dans une sorte de postface, que cette production a été détestée par la direction de la CGT de l'époque (depuis, les choses ont, fort heureusement!, évolué). D'après la direction du plus grand syndicat français, ce film ne donnait pas une bonne image du monde ouvrier. Il ne présentait, en effet, pas de bons petits Stakhanov à la française. Les travailleurs qui avaient pris la parole ne croyaient pas qu'un ouvrier progressiste doit forcément être l'ouvrier le plus zélé et le plus productif. De la même manière, ces jeunes ouvriers ne croyaient pas que le développement et la croissance contribueraient forcément à produire un monde meilleur. Ils se montraient à la fois tentés par la possibilité de faire pleinement partie de la société de consommation (on ne parlait pas encore à l'époque de « classe moyenne ») tout en déclarant être également prêts à se battre pour une profonde transformation des rapports sociaux de production. En tout cas, ils voulaient donner un sens personnel à leur condition sociale, et pas forcément en accord complet avec la ligne des appareils politiques du mouvement ouvrier d'alors.

Divergences de vues

Bref, un fait est certain. En mai 68, ce dont témoigne le rejet de ce film, c'est qu'une partie importante de la gauche a préféré en rester à la contemplation d'images pieuses d'ouvriers idéalisés plutôt que militer aux côtés d'ouvriers réels, de chair et de sang, et à ce titre, pétris, comme tout un chacun bien sûr, de contradictions. Peut-être les directions ouvriéristes de l'époque avaient besoin de voir des ouvriers parfaits selon une certaine éthique, pures icônes de la révolution, pour passer outre leurs propres contradictions, lesquelles n'étaient sans doute pas vraiment très différentes.

Depuis, les choses ont évolué, et peut-être pas nécessairement toujours dans le bon sens d'ailleurs. Après avoir constaté que les ouvriers ne correspondent pas aux images pieuses qu'elle s'était forgée, la gauche actuelle s'est massivement détournée du monde ouvrier et a agi comme s'il avait complètement disparu. Cet état de choses explique en partie pourquoi

² Il s'agit du film « À bientôt, j'espère » de Chris Marker et Mario Marret réalisé et diffusé en 1968.

dans certains pays, les ouvriers votent en masse pour l'extrême droite. C'est ainsi qu'aux dernières élections européennes, 54% des ouvriers français ont choisi de voter pour la liste du Rassemblement National conduite par Jordan Bardella³.

On pourra toujours rétorquer qu'en réalité, c'est surtout l'abstention qui prévaut chez les ouvriers français puisque c'était effectivement le choix politique de 56% d'entre eux en juin 2024⁴. Au lieu d'infirmer l'hypothèse d'une préférence, forcée, pour la droite dure suite à une déliaison avec la gauche, ce constat a plutôt tendance à la renforcer. On en voudra pour preuve que jusqu'à présent, la présence néofasciste en Belgique francophone est globalement très faible alors que le PS, tant en Wallonie qu'à Bruxelles, a gardé de profondes attaches populaires. Nous verrons si à l'avenir, la récente percée d'un MR clairement réaligné à droite de l'échiquier politique se maintiendra dans le temps. En tout état de cause, ce que l'on sait avec certitude, c'est que le PS n'est plus le seul parti à parler aux ouvriers et aux milieux populaires en Wallonie. Il s'agit là d'une situation inédite dans l'histoire politique de cette partie du pays. En Flandre où le vote est obligatoire et donc forcément, l'abstention moins forte qu'en France, on observe cette même corrélation entre droitisation des classes populaires (les ouvriers constituent une cible privilégiée du Belang) et recentrage de la social-démocratie (à cet égard, Vooruit fait davantage figure aujourd'hui de parti socio-libéral blairiste). En tout état de cause, les résultats des élections du 9 juin 2024 ont clairement démontré qu'en Wallonie, on ne pouvait plus se contenter de miser sur la connivence historique entre le centre-gauche et les classes populaires dans la partie francophone du pays. D'une certaine manière, l'exception wallonne en Europe a vécu. Cet état de choses nous convoque à une certaine forme de subtilité dialectique. Voilà pourquoi nous plaiderons dans les lignes qui vont suivre pour régler le problème du désamour (relatif) entre la gauche et les ouvriers de manière radicale, c'est-à-dire en prenant le problème à sa racine. Si finalement, ce sont les ouvriers qui ont imposé un démenti à la perspective ouvriériste en vogue, jusqu'il y a peu, c'est qu'il y a sans doute matière à revisiter de manière plus fondamentale les rapports qu'entretient la gauche avec la valeur-travail, et plus largement encore, le productivisme.

La plus-value, c'est le travail et aussi la terre.

Il est relativement connu que Marx, à la suite des économistes classiques comme Adam Smith ou Davis Ricardo, place le travail comme source de la valeur économique. Marx ajoute à ce paradigme la dimension de l'exploitation. C'est parce que le capitaliste vole une partie du travail des ouvriers (il paie l'ouvrier le salaire socialement nécessaire pour reproduire sa force de travail et non la totalité de la valeur que l'ouvrier ajoute aux marchandises) qu'il s'enrichit. C'est à ce niveau que l'on peut repérer la principale justification théorique du rôle central de la classe ouvrière au sein du mouvement ouvrier et de la gauche.

Pour autant, le travail ne constitue pas, selon Marx, la seule source de création de valeur. Pour Marx, la terre est, elle aussi, source de plus-value. « Dans l'expression « valeur du travail », le concept de valeur est non seulement complètement effacé, mais transformé en son contraire. C'est une expression imaginaire, comme, par exemple, valeur de la terre. Toutefois ces expressions imaginaires ont elles-mêmes leur source dans les rapports de production

³ Marianne, Européennes: les ouvriers ont très massivement voté pour le RN, édition mise en ligne du 10 juin 2024.

⁴ IPSOS, Profil des abstentionnistes, 9 juin 2024. Url : <https://www.ipsos.com/fr-fr/europeennes-2024/profil-des-abstentionnistes>. Date de consultation : 28 octobre 2025.

proprement dits. Ce sont des catégories correspondant à des formes phénoménales de rapports essentiels »⁵.

Dans les deux cas, lorsqu'on évoque leur valeur de la terre et du travail, on parle, en réalité, non de leur valeur réelle mais du prix socialement accordé à leur reproduction. Dans le cas des travailleurs, il se trouve que le prix du travail correspond à ce qu'une société donnée estime comme nécessaire pour maintenir leur force de travail. Dans le cas de la terre également, ce qui est payé n'est ni le prix, ni surtout le temps et les processus nécessaires pour permettre à cette terre de retrouver ses qualités.

La veine orthodoxe du marxisme n'a pas pris en compte au même niveau le caractère décisif du travail et de la terre du point de vue de la production. Il est curieux, concernant Marx qu'on oublie aussi, très souvent, que ses premiers articles engagés, publiés dans la Gazette Rhénane, ne concernent pas les ouvriers, mais les lois relatives au vol de bois. Bref, « ... les marxistes « standard » en se focalisant sur la théorie de la valeur travail, et la répartition du produit entre deux classes, les travailleurs et les capitalistes, envisagent essentiellement deux facteurs de production : le capital et le travail. Alors que Marx et Engels s'étaient préoccupés au premier chef de la rupture métabolique entre terre et société produite par le capitalisme et que certains marxistes (...) entendaient refonder la théorie de la valeur sur l'énergie, la science économique marxiste, jusqu'à l'émergence récente d'un écomarxisme fécond, évacua le rôle des métabolismes et de l'énergie, rejetant comme « malthusienne » (donc conservatrice) toute idée de limites aux ressources de la planète »⁶. Il s'agit là d'un premier élément de dépassement de l'ouvriérisme. Le second, et il se trouve qu'il est bien davantage passé sous silence en ce moment du moins sous nos altitudes, correspond à la critique anticoloniale qui est bien présente chez Marx. Alors que nos quartiers populaires sont nettement plus divers et multiculturels qu'il y a 50 ans, cette remarque n'a évidemment rien de gratuit. En effet, la surexploitation de l'environnement a procuré, dès les origines du capitalisme, un avantage considérable aux grandes métropoles coloniales.

Cela se vérifie particulièrement dans le cas de l'impérialisme britannique. C'est ainsi que « la situation impériale de l'Angleterre lui [a permis] de drainer des ressources cruciales à son développement industriel. En 1830, le sucre antillais équivalait à 600.000 hectares de bonnes terres à céréales, le coton (américain) à 9,3 millions d'hectares de pâturages à ovins et bois, d'Amérique et de mer baltique, à plus de 400.000 hectares de forêts domestiques. Au total, sans compter le charbon, on atteint ainsi plus de 10 millions d'hectares fantômes (l'équivalent de deux tiers de la surface agricole utile cumulée d'Angleterre et du Pays de Galles) nourrissant les machines et les travailleurs anglais. (...) En outre, l'échange est écologiquement inégal. En 1850, en échangeant 1.000 livres de textile manufacturé à Manchester contre 1.000 livres de coton brut américain, l'Angleterre était gagnante de 46% en termes de travail incorporé (échange inégal) et de 6.000% en termes d'hectares incorporées,

⁵ Marx, K, Le Capital, 1867, éditions PUF, 1983, p 601.

⁶ Christophe Bonneuil, Jean Baptiste Fressoz, L'Événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous, Seuil, Paris, 2013, p.237.

libérant ainsi son espace domestique de la contrainte de produire autant de fibres qui entraient en concurrence avec les autres besoins en grains, bois et fourrages »⁷.

Boucler la boucle...

L'échange inégal entre Centre et Périphérie n'a pas été aboli avec la reconnaissance formelle des indépendances au Sud. Par conséquent, le colonialisme ne désigne pas un élément relativement périphérique ou encore un moment dépassé de l'accumulation primitive du capital.

Au contraire, le capitalisme a besoin d'accumuler de la plus-value en exploitant continuellement et structurellement des terres à l'échelle du monde, et cette question se prolonge dans le néo-colonialisme, dans la révolution dite « verte » avec notamment, l'utilisation massive d'engrais de synthèse et plus récemment dans le monopole sur les semences et la modification génétique de celles-ci. Ces processus économiques et leurs répercussions sociales, sanitaires ou géopolitiques, les territoires qu'ils touchent, les populations paysannes qui sont concernées en tant que travailleurs sont difficilement lisibles à travers le prisme d'un ouvriérisme qui se revendiquerait, parfaitement à tort, de Marx.

Les conséquences de ces lacunes sont multiples et particulièrement dommageables pour la gauche. En n'évaluant pas à sa juste mesure l'importance du facteur « Terre » dans le développement du capitalisme, la gauche traditionnelle a magnifié le rôle des producteurs, quitte, d'ailleurs, à s'éloigner du vécu réel du monde du travail. Ce dernier, dans la mesure où il est tout aussi épuisable que les ressources naturelles, ne veut sans doute pas se reconnaître dans ce rôle de victime nécessaire au dépassement du capitalisme, du moins au sein des nations industrialisées. Nous touchons ici aux limites concrètes du productivisme.

Par conséquent, la critique de ce dernier pourrait, à l'avenir, s'avère de nature à permettre une meilleure connaissance des conditions concrètes d'exploitation du monde populaire et mettre au point avec lui un cahier de revendications élargi à des exigences relatives à son cadre de vie. Vaste chantier, certes, mais gageons d'ores et déjà que la gauche ne retrouvera les milieux populaires qu'à ce prix.

⁷ Christophe Bonneuil, Jean Baptiste Fressoz, op.cit., pp.258-259.